

COMME DES CINÉMAS ET TARANTULA PRÉSENTENT

GUSTAVE KERVERN
INDIA HAIR



POISSONSEXE

UN FILM DE OLIVIER BABINET



COMME DES CINÉMAS
PRÉSENTENT

GUSTAVE KERVERN
INDIA HAIR



POISSONSEXE

UN FILM DE OLIVIER BABINET

AVEC GUSTAVE KERVERN, INDIA HAIR,
ELLEN DORRIT PETERSEN ET ALEXIS MANENTI

2019 / DURÉE 1H29 / FORMATS SCOPE - 5.1 / VISA 139.857

SORTIE LE 1^{ER} AVRIL 2020

DISTRIBUTION

REZOFILMS

11 rue des Petites Ecuries
75010 Paris
Tél. : 01 42 46 96 10

Matériel téléchargeable sur
www.rezofilms.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec - Vanessa Fröchen
71 bd Voltaire - 75011 Paris
Tél. : 01 47 20 36 66
presse@granecoffice.com

SYNOPSIS

Alors que Miranda, la dernière baleine au monde, fait la une des journaux, Daniel, physicien obstiné, tente de redonner aux poissons l'envie de copuler. Célibataire désabusé, il est lui-même hanté par le désir d'être père et compte bien traiter ce problème scientifiquement. Le hic c'est qu'à Bellerose il y a seulement 3 femmes en âge de procréer, soit une chance sur 6232,33 de rencontrer la mère de ses futurs enfants. Pourtant un jour, en sauvant de la noyade un étrange poisson à pattes, Daniel va réapprendre à tomber amoureux.



ENTRETIEN AVEC OLIVIER BABINET

Comment est né *Poissonsexe* ?

J'ai commencé à travailler sur ce film il y a sept ans, avant *Swagger*. Plusieurs éléments se sont entremêlés. D'abord, l'envie d'écrire une comédie romantique. En faisant la liste des films récents que j'avais préférés, j'avais découvert avec effarement que j'étais un être sensible avec un petit cœur qui bat. C'étaient des comédies romantiques un peu décalées comme *Punch drunk love*, de Paul Thomas Anderson ou *Moi, toi et tous les autres*, de Miranda July. Ou même une comédie romantique dramatique comme *Ghost World* de Terry Zwigoff. Un beau matin de printemps, j'ai donc décidé de faire confiance à mon désir secret : écrire une histoire d'amour.

Et l'idée de la recherche scientifique autour des poissons ?

C'est une autre partie de l'histoire, en lien avec une série que j'avais coécrite et réalisée pour Canal+, *Le Bidule*, mon tout

“ On y est jusqu'au cou, jusqu'au menton, jusqu'aux narines. Nous sommes noyés dans une mer pétrochimique d'oestrogène. La Suisse a rénové toutes ses centrales d'épuration et nous, nous en sommes encore à voter des mesures de sécurité. L'espèce humaine doit s'adapter, comme les méduses, ou disparaître, elle aussi, comme les poissons. ”

premier travail de réalisateur : une série d'anticipation qui parlait de choses graves et réalistes avec un ton loufoque. Quand j'ai commencé à écrire *Poissonsexe*, je voulais moi-même avoir un troisième enfant. Comment concilier ce désir avec l'état du monde, les nouvelles effrayantes de la planète qui nous bombardent sans cesse ?

Je n'avais plus 25 ans, les gens autour de moi avaient du mal à avoir des enfants, ils étaient un peu trop vieux, faisaient des fécondations in vitro, ils galéraient. Je me renseigne sur la qualité du sperme, je découvre qu'il a baissé de 40% en dix ans à Paris, puis de fil en aiguille je m'intéresse aux rejets médicamenteux dans l'eau, à leurs effets sur les poissons.

Je tombe sur une vidéo de poisson-robot. Je m'interroge : qui sont ces gens qui pilotent ces poissons ? Partir d'un métier pour construire un personnage m'intéressait. Comme chez Truffaut, où il y a souvent des métiers un peu cocasses, un peu enfantins : Antoine Doinel pilote des bateaux

télécommandés ; dans *L'homme qui aimait les femmes*, le personnage de Charles Denner fait voler des petits avions en blouse de laborantin. Dans la vie, les gens qui pilotent des poissons robots sont tout à fait sérieux, ce sont des biologistes, leurs robots servent à guider des bancs de poissons, changer leurs migrations, faire des prélèvements etc.

Mais c'est aussi un bon ressort de la comédie romantique d'avoir comme héros un scientifique un peu farfelu : Cary Grant dans *Chérie je me sens rajeunir*, par exemple. L'écriture de *Poissonsexe* a été un long cheminement, mêlant observation des comportements autour de moi et curiosité scientifique, pour finalement donner naissance à un film à la croisée des genres, drôle et décalé, un film "mélancorique".

Une comédie romantique, mais dans laquelle j'ai injecté des éléments d'anticipation, des questionnements écologiques, bref des éléments de fiction spéculative réaliste. J'ai récemment découvert que l'ancêtre du terme science-fiction était "scientific romance". Les romans de H.G. Wells et de Jules Verne étaient considérés comme tels. J'ai donc décidé d'adopter cette expression. Quand on me demande, c'est quoi *Poissonsexe* ?, je prends un air mystérieux et réponds : une scientific romance.

Comment avez-vous choisi le titre ?

Grâce à mon producteur, Masa Sawada, le seul à m'avoir contacté après mon premier film, réalisé avec Fred Kihn, *Robert Mitchum est mort* : le seul producteur français qui ait eu envie de faire un film avec moi était japonais ! Je lui parlais d'histoires d'amour chorales, puis un jour du personnage d'un biologiste qui pilote un poisson robot et qui étudie les dysfonctionnements de la sexualité chez les poissons. Et là il a prononcé cette phrase : « poisson, sexe, c'est bien... » Le titre est resté. En un seul mot !

Dans le même temps, je donnais des cours dans un collège à Aulnay-sous-Bois, ce qui a donné *Swagger*. J'y ai aussi fait une résidence d'artiste où j'ai commencé à développer l'histoire de *Poissonsexe*. J'en parlais aux enfants : « il y a un poisson qui va parler, à votre avis ce serait quoi ces premiers mots ? » Il y en a un qui a proposé : « Je suis un poisson ». Ça m'a paru très juste ! Finalement il dit : « je suis l'amphibien ». Car, finalement mon personnage de poisson est devenu un amphibien.





Avez-vous étayé le côté scientifique du récit ?

Le film peut paraître loufoque, mais il y a beaucoup de choses vraies, malheureusement. J'ai un ami physicien, Georges Debrégeas, qui est directeur de recherches au CNRS. Par un hasard extraordinaire, alors que j'écrivais *Poissonsex*, il s'est mis à travailler sur l'activité cérébrale des poissons-zèbres ! Elle se produit quand ils dorment. Peut-être rêvent-ils, c'est la théorie de Georges... Je trouvais ces images cérébrales très belles, je voulais qu'elles soient dans le film. Georges et moi avons beaucoup échangé. Et le métier de Daniel, mon personnage principal, est devenu celui de Georges. Daniel étudie l'activité cérébrale des poissons-zèbres comme Georges. Mais Daniel tente de leur redonner du désir en analysant l'effet d'injections d'hormones sur leur cerveau. Alors que, pour Georges, ce n'est pas une option plausible que les poissons cessent de se reproduire.

Mais il y a une féminisation globale des espèces, à cause des rejets d'œstrogènes dans l'eau. On trouve parfois des ovules dans les testicules de certains spécimens. Et vice versa. Des ours polaires femelles se masculinisent, des alligators femelles ont des difficultés à engendrer des œufs viables, les mâles perdent leur fertilité et subissent un rétrécissement du

pénis, des poissons mâles se mettent à produire des œufs et des mâles mollusques se féminisent...

C'est pareil chez les humains. Le pénis rétrécit statistiquement à l'échelle mondiale. Peut-être verrons-nous un jour arriver sur nos plages un pavillon d'alerte spécifique aux risques d'altération sexuelle ? Ce qui n'empêche pas la nature d'avoir parfois des évolutions miraculeuses: dans un lac où il y avait trente truites et une seule femelle, quand la femelle est morte, un mâle a changé de sexe pour assurer la reproduction.

On étudie vraiment le langage des piranhas ?

Oui, une équipe à Liège travaille sur cette espèce. Et l'une des scientifiques de l'équipe en garde une cicatrice comme Daniel. Ce que dit Daniel est vrai : les piranhas ont un langage, certes assez basique, mais un langage quand même. Ils disent : « Casse-toi », « j'ai faim », « j'ai envie de baiser ». Les piranhas ne sont pas très polis mais ils ont dix mots de vocabulaire, dix sons, en claquant les mâchoires. Je suis tombé sur des enregistrements de poissons faits par des scientifiques, certains émettent des sons incroyables. Il y a même des cachalots qui reproduisent les voix humaines, à force de les entendre au bord de leur bassin.



C'est un labo de pointe, celui de Daniel ?

Dans le film, on doit se dire que dans le monde entier plein de laboratoires travaillent simultanément sur la question de l'extinction des poissons. Celui de Bellerose-sur-mer n'est pas le plus « high tech », il manque de moyens. C'est la recherche française dans vingt ans ! Comme les poissons ne copulent plus, c'est intéressant que ce soit une équipe de physiciens étudiant leur activité cérébrale qui essayent de leur redonner du désir.

J'ai visité le labo de Georges, j'ai essayé d'avoir une approche réaliste : c'est un endroit bordélique, on est très loin de la représentation hollywoodienne des laboratoires ! J'ai rencontré les animaliers, qui n'ont pas le même rapport aux poissons que les scientifiques. Ils ont de la tendresse pour eux. Un animalier avait vraiment engueulé Georges et son équipe en leur disant que les poissons étaient déprimés parce qu'on ne les regardait et qu'on ne leur parlait pas assez !

Daniel est-il inspiré de votre ami chercheur ?

Il ressemble plutôt à son patron, Didier, en tout cas physiquement ! Le personnage de Daniel est vraiment à la base du film : un type qui ne s'est jamais vraiment remis de

s'être fait quitter par sa femme, laquelle a préféré avoir des enfants avec son chef de labo, un américain charismatique chouchou des médias. Mais Daniel a toujours un puissant désir d'être père. Au point même de déjà décorer la chambre de cet enfant qu'il n'a pas encore ! Gustave Kervern ressemblait physiquement au personnage. J'avais une image de référence, qui d'ailleurs ressemblait aussi au patron de Georges : le réalisateur Peter Jackson, en veste polaire, avec une grande barbe, en train d'en baver sur un tournage, au sommet d'une montagne escarpée en Nouvelle-Zélande.

Et celui d'India Hair ?

Au début, elle était journaliste, elle faisait un reportage sur ce labo et sur ce type un peu dépressif. Et puis, elle s'est transformée. Lucie a grandi à Bellerose, elle est partie à Paris, elle est tombée enceinte, elle a perdu son enfant et elle est revenue panser ses plaies dans sa petite ville natale. Auprès de ce copain, joué par Alexis Manenti, qu'elle connaît depuis la sixième et qui bosse à la station-service. Il lui a proposé du travail, en même temps il la drague d'une manière lourde, mais il est plus maladroit que menaçant. Il est perdu, il ne sait pas s'y prendre avec les femmes.

J'avais vu India Hair dans un film qu'Axelle Ropert avait fait pour l'exposition François Truffaut de la Cinémathèque Française. Je me suis dit, c'est elle. Son jeu, sa voix m'ont immédiatement touché pour une raison mystérieuse. Peut-être parce qu'elle est moitié française, moitié anglo-saxonne. Et puis, dans la vie, elle a les deux pieds sur terre, elle vit à la campagne avec son mari éducateur spécialisé, elle n'est pas dans la sophistication qu'ont parfois les comédiennes.

Alexis Manenti, je l'ai choisi parce que le personnage d'Eric devait être menaçant, puis se révéler attentionné et touchant. C'est le mâle blanc frustré des zones "périurbaines", qui finit par s'apaiser, grâce à la lecture de Nietzsche. Alexis était très heureux d'incarner un personnage qui n'est pas qu'un salaud violent, mais déjoue les préjugés sur les apparences.

La soirée que passent Daniel et Lucie sur la plage provoque une réelle émotion...

Parce que c'est une scène qu'on a écrite, et réécrite encore avec David Elkaïm, mon co-scénariste. Gustave se plaignait qu'il y ait trop de textes, et parfois il avait raison, on en a enlevé. Mais pas dans cette scène. C'est un élément de la comédie romantique : le moment où les deux personnages se livrent.

On l'a peu découpée, avec juste deux valeurs de plan. Les deux comédiens ont été très bien, tout de suite, moi-même j'étais complètement captivé, très ému.

Gustave et India se sont très bien entendus. Pour la scène du baiser, un peu plus tard dans le film, Gustave était très tendu. Il me disait n'avoir jamais embrassé qui que ce soit au cinéma. C'était touchant, ce mélange de fébrilité et de timidité : ça marchait, ça correspondait au personnage.

Avec David Elkaïm, on avait cette envie : un homme, une femme, est-ce qu'ils vont s'embrasser à la fin ? C'est aussi simple que ça. J'avais aussi en tête une bande dessinée de Daniel Clowes qui s'appelle *Mister Wonderful*. Il avait osé une histoire d'amour avec un « happy end » en demi-teinte, mais un happy end quand même, dans un milieu, la bande dessinée indépendante, où la noirceur est finalement la norme. J'aime énormément ses ambiances et ses personnages. Et son courage de ne pas se laisser aller à la facilité du nihilisme.

Comment avez-vous imaginé cette petite ville où circulent vos personnages ?

Dans le labo de Georges, il y avait des Allemands, des Anglais, un Indien avec un turban. Des gens de beaucoup de nationalité qui se retrouvent ensemble. Alors Bellerose, la ville pastel, où cohabitent un labo scientifique et un centre de robotique, est devenu une métaphore du monde entier. Une utopie : il fait plutôt beau, on a tout pour être heureux, mais il y a un ver dans le fruit, quelque chose d'un peu angoissant la nuit, la catastrophe qui s'approche et qui a grignoté un peu cet univers. La terre est malade, les poissons ont disparu. Lucie n'aura jamais plus d'enfant. Nietzsche s'est perdu, loin des siens. Eve a bouffé Adam... Comme si la déprime de Daniel avait contaminé Bellerose et le monde entier.

Avec mon décorateur, Pierre Pell, on avait dessiné la carte de Bellerose il y a des années déjà, avec les différents lieux du film. Cela nous permettait de représenter ce monde et de commencer à l'imaginer, avec ses habitants. Puis, au moment du tournage, j'ai délibérément mélangé deux régions, le Cotentin et les Landes, pour créer cet endroit familial qui n'existe pas, dans cette époque incertaine. Futur ou présent parallèle ?

Un univers dont fait partie la patronne de Daniel, une femme assez autoritaire...

Ce personnage, il a fallu le défendre ! Les différents lecteurs du scénario avaient du mal. Alors que chez les frères Coen, par exemple, on apprécie ces femmes « bigger than life ». Ou celles qu'interprète Tilda Swinton dans pas mal de films. Cela peut paraître paradoxal mais pour réussir ce type de personnage il me fallait une actrice subtile et sobre. Dans le scénario, le personnage avait des origines inuites. Ellen Dorrit Petersen est norvégienne : elle est changeante, elle peut être très belle ou très dure. Elle a accepté d'être peu maquillée. Je redoutais de tourner cette scène de masturbation, j'aime bien la pudeur au cinéma. Mais Gustave a fait quelque chose d'extrêmement fin, en la rendant touchante, hilarante, jamais vulgaire. Et elle, en face, est impeccable.

Et Nietzsche... D'où vient l'idée d'un axolotl ?

Au départ, c'était un simple poisson, et puis une amie, co-auteur du *Bidule*, m'a parlé de l'axolotl. J'ai découvert ces créatures aux fabuleuses propriétés de régénération : ils peuvent reconstituer un bras, un œil, voire une partie





de leur cerveau. Dans la réalité, ils n'existent plus dans leur milieu naturel, seulement dans les laboratoires et les magasins d'aquarium.

Du coup, avec David Elkaïm, mon coscénariste, on a imaginé qu'ils avaient muté pour survivre : chassés de leur milieu naturel, les marais, les axolotls ont marché jusqu'à la mer, ils ont trouvé refuge en Antarctique, et ils ont appris à changer de couleur pour échapper aux derniers oiseaux pêcheurs du monde, les Fous du Cap. Et leurs yeux sont devenus phosphorescents parce qu'ils vivent bien planqués, dans des grottes sous-marines. Son arrivée sur une plage de Bellerose est ce qui réunit les deux personnages principaux, qui le découvrent ensemble. Soudain, ils tiennent l'avenir de l'espèce entre leurs mains.

Sur le plateau, on avait sept axolotls, qui s'appelaient tous Nietzsche ! La bonne surprise, c'est qu'ils se sont révélés excellents acteurs. La première scène qu'on a tournée, c'est quand Daniel le ramène dans la chambre d'enfant. On dit : « Action » et Nietzsche vient vers Daniel ! Gustave, sidéré, se penche vers lui et commence à lui parler. Quand on a pris

une journée pour faire tous les gros plans de poissons, les axolotls ont fait des choses incroyables. Ils sont montés sur leur rocher et se sont mis à parler, enfin, à ouvrir la bouche !

Les premiers spectateurs pensent que Nietzsche est en 3D et la baleine est vraie, alors que c'est l'inverse. C'est la société Mikros, en Belgique qui l'a réalisée. Je voulais une approche réaliste des créatures. J'avais en tête *Babe le cochon devenu berger*. Je voulais un effet un peu semblable : Babe est un vrai cochon, avec un peu d'Animatronics et un peu de 3D.

La voix de Nietzsche, c'est un délire de Daniel ?

Vous en pensez quoi ? Ce qui compte, c'est ce que se racontent les spectateurs dans leur tête. Est-ce le désespoir de Daniel ? Le fait qu'il ait bu du parfum et qu'il se soit fait piquer par la seringue d'hormones ? S'agit-il d'une hallucination ou Nietzsche entre-t-il vraiment en contact avec lui ? J'aime bien le fantastique et le merveilleux au cinéma. D'ailleurs, quand Nietzsche est seul dans le labo, on voit qu'il arrive à rallumer l'écran d'ordinateur.

Et puis Nietzsche est un peu tapi dans l'inconscient de Daniel. Pendant le tournage, on m'a fait remarquer que

Nietzsche représentait le pénis de Daniel. Je n’y avais pas pensé à l’écriture : en choisissant l’axolotl, je n’ai pas pensé qu’il ressemblait à un sexe d’homme, je voyais plutôt son côté Pokémon. Mais une fois qu’on le voit en vrai, hors de l’eau, il est un peu dégoûtant, un peu mignon, comme un sexe ! C’est souvent ça le cinéma, il y a une part de hasard, d’inconscient et de mystère. C’est lui, « poissonsexe ». J’aime les titres qui frappent : je me dis souvent que s’il n’y a pas beaucoup d’affiches, il faut au moins que le type qui voit un autocollant du film dans les toilettes d’un bar se souvienne du titre ! Depuis, des « poissons-pénis » se sont échoués par milliers sur une plage de Californie. Vous avez vu passer les images ? On dirait une gigantesque opération de promotion Hollywoodienne pour *Poissonsexe*. Mais c’est la réalité. *Poissonsexe* est un oracle !

Le dénouement ouvre la perspective d’une nouvelle espèce humaine qui descendra de Nietzsche, tandis que Daniel et Lucie n’auront pas d’enfant...

Mes personnages, c’est nous tous : un jour on pourra voir le trajet de la dernière baleine sur un site internet, et on continuera à se demander comment payer son loyer, remplir

son frigo, à souffrir de la solitude, se débattre avec nos petits problèmes humains et amoureux. Et on aura envie d’avoir des enfants, on ne sait pas bien pourquoi. Enfin pas si sûr... Beaucoup de jeunes ne veulent plus se reproduire et mon fils, qui à 22 ans, dit qu’ils sont « une génération de dépressifs ». Ce n’est pas ce que je souhaitais pour eux...

Mais, comme Lucie et Daniel, qui retrouvent l’espoir et prennent à nouveau le risque d’aimer, je veux continuer à me projeter dans le futur. Et dans le futur de mes enfants. Car Nietzsche à la fin du film est porteur d’un espoir plus vaste : celui d’un nouveau monde. La chance de tout recommencer. En mieux. Ma scientifique romance est un hymne fragile et drôle au vivant, qui, envers et contre tout, renaît toujours.

Comment travaillez-vous avec le chef-opérateur Timo Salminen ?

C’est mon chef-opérateur depuis *Robert Mitchum est mort*. Il y avait au départ une coproduction avec la Finlande, on cherchait des chefs de poste locaux. Le directeur de production était Rémi Pradinas qui avait travaillé notamment sur *La Vie de Bohème*, d’Aki Kaurismaki. Il a dit : « *On peut envoyer le projet à Timo Salminen* ».





Timo a accepté. Il est venu à Paris, je lui ai montré mon court-métrage. Quand les lumières se sont rallumées, il m'a dit : « *That's a student movie* ». C'était rude mais direct... j'apprécie cela chez lui, la franchise Finlandaise. Contrebalancée par son humour pince-sans-rire.

Et c'est vrai qu'il était plus expérimenté que moi, mais au fil des collaborations, un rapport d'égalité s'est créé. Particulièrement sur *Swagger*. Steadycam, drone, travelling circulaire... Nous avons trouvé notre grammaire commune. Dans *Poissonsexe*, je lui ai demandé de faire quelque chose de très contemporain, en bannissant les ombres marquées, cette nostalgie pour les années cinquante ou soixante que j'aime tant dans son travail. Mais là, il s'agissait du futur. Mais bon, la réalité c'est que nous avons dû nous adapter aux conditions économiques du film qui nous ont interdit pas mal des mouvements de caméra ou de grue que nous voulions faire. Et le premier jour de tournage, notre voiture travelling, une Méhari loué à un retraité du village voisin, est tombée en panne. Ce sont là les aléas des films de science fiction français...

Et avec Jean-Benoît Dunckel ?

Il avait composé la musique de *Swagger*. Pour *Poissonsexe*, il était parti sur des choses très électroniques, très « science-fiction ». Mais il manquait quelque chose, la nostalgie de Daniel, son regret de la Californie. Je lui ai fait écouter Nick Drake, que Jean-Benoît connaissait bien : le côté folk, nostalgique. Du coup, la guitare sèche et les cordes se sont posées sur les arrangements électroniques.

Il y a aussi dans la B.O. du film, une chanson de Phil Carmen, *On my way in L.A.* Je voulais que Daniel écoute du rock californien FM un peu naze puisque il a vécu à San-Francisco et qu'il n'est pas un type très à la page. Mes disquaires d'Exodisc m'ont proposé des vinyls, dont ce titre qui finalement n'est pas si mal. C'est le passé de Daniel qui le hante et transforme Bellerose en un petit coin de Californie !

BIOGRAPHIE

Olivier Babinet se révèle au grand public en France avec la série «Le Bidule» diffusée en 1999 sur Canal+. En 2008, il écrit et réalise son premier court-métrage, «C'est plutôt genre Johnny Walker». Le film remporte de nombreux prix en festivals dont le prix spécial du jury à Clermont-Ferrand.

Son premier long-métrage «Robert Mitchum est mort» (2010), coréalisé avec le photographe Fred Kihn, est projeté au 63^{ème} festival de Cannes à l'Acid. Le film a notamment remporté le Grand Prix du Festival Premiers Plans d'Angers et le Prix du Meilleur Premier Film au Raindance London Festival.

En parallèle de ses activités de scénariste et de réalisateur, Olivier Babinet travaille avec des collégiens d'Aulnay-

sous-Bois. Cette collaboration a abouti à la réalisation par ces adolescents de 8 courts-métrages fantastiques, au tournage d'un clip pour le groupe Tomorrow's World et à la réalisation d'un documentaire : «Swagger» (2016).

Le film est présenté au Festival de Cannes 2016, à l'Acid. Au moment de sa sortie, il reçoit un accueil unanime. Puis est sélectionné aux Césars et aux prix Lumière. Il remporte le Nigel Moore award au Festival de Vancouver, le grand prix du meilleur documentaire au festival Construire Cine de Buenos Aires, et une mention spéciale au Festival dei Popoli, à Florence.



LISTE ARTISTIQUE

Daniel	GUSTAVE KERVERN
Lucie	INDIA HAIR
Eeva	ELLEN DORRIT PETERSEN
Georges	JEAN-BENOIT UGEUX
Alaide	SOFIAN KHAMMES
Eric	ALEXIS MANENTI
Bao	OKINAWA GUERARD-VALERIE
Abou	EDSON ANIBAL
Jeremie	JUSTIN ENG

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	OLIVIER BABINET
Scénario	OLIVIER BABINET DAVID ELKAIM
Collaboration au Scénario	JULIE PEYR
Musique Originale	JB DUNCKEL
Directeur de la Photographie	TIMO SALMINEN – F.S.C.
Chef Monteuse	ALBERTINE LASTERA
Avec la collaboration de	ISABELLE DEVINCK SYLVIE LAGER
Premier Assistant Réalisateur	CLÉMENT COMET
Directrice de Casting	LAN HOANG-XUAN - A.R.D.A
Chef Décorateur	PIERRE PELL
Chef Costumier	FRED CAMBIER
Son	PAUL MAERNOUDT FRANÇOIS AUBINET FRANCO PISCOPO
Superviseurs VFX	GUILLAUME PONDARD STÉPHANE THIBERT
Matte Painting et VFX 2D	FRED TRIBOLET
Étalonnage	MICHAËL CINQUIN
Directrice de Production	NATHALIE NGHET ADP
Producteur Exécutif	KARIM CHAM
Producteur Délégué	MASA SAWADA
Coproducteurs	VALÉRIE BOURNONVILLE JOSEPH ROUSCHOP
Distribution	REZO FILMS

comme
des
châmes

MARQUE

A~FL
agence.fr.com

The Asahi Shinshin

CANAL+

GNE+

VOD

Cinemage

SERVICES
CASA KAFKA
SERVICES

Belfius

© 1970 COMME DES CHÊMES - TRANSTULA

SERVICES
NORMANDIE

Agence
Appart'plus

XL
S&P

cliclic
S&P

PROCHÉP

UP
S&P

LOGOS

HY-SALES

REZO